

l'artillerie qui l'accompagnait, l'officier du roi, qui était venu au-devant de l'ambassade, se plaignit de ce que l'on violait le territoire de son maître. Il semblait avoir choisi les sentiers les plus tortueux et les plus difficiles. La vigilance avec laquelle il épiait tous les mouvemens des Anglais faisait voir qu'il comptait peu sur la bonne foi de ces Européens. Plus tard les événemens prouvèrent que cette défiance était bien fondée. Toute la population était livrée aux plus vives alarmes : elle répugnait à vendre des vivres aux Anglais, quoiqu'on lui en donnât un prix raisonnable.

Quand on fut arrivé à Candy, les débats sur l'étiquette commencèrent. Lorsque M. Boyd était venu en ambassade, le prince avait exigé qu'il se prosternât et qu'il restât à genoux pendant tout le temps qu'il serait en sa présence. M. Boyd ayant refusé de se soumettre à ce cérémonial, ne fut pas admis devant le monarque. Le roi de Candy ne voulut rien rabattre de ses prétentions depuis la conquête de l'île par les Anglais en 1796, et un des principaux agens de la compagnie des Indes, qui fut chargé d'une mission près de lui, fut forcé de s'agenouiller.

Le général Macdowal, informé qu'on attendait de lui cette marque de soumission, déclara qu'il ne la donnerait jamais, et qu'il retournerait plu-

tôt à Colombo sans voir le roi. Le roi de Candy ne se souciant pas de rompre avec les Anglais, consentit à déroger à ses droits. Ce fut la nuit, à la lueur d'une prodigieuse quantité de flambeaux, que le cortège arriva jusqu'au palais.

La salle d'audience était un long portique voûté; on l'avait ornée de feuilles de bananiers et de festons de mousselines. Au fond, sous une des arcades les plus larges, s'élevait sur plusieurs degrés une estrade que couvrait un tapis. Un rebord cachait la partie inférieure du corps du roi placé sur son trône. Les courtisans, les uns la face contre terre, les autres assis les jambes croisées à la manière des orientaux, se tenaient des deux côtés sous les arcades. L'ambassadeur fut introduit avec beaucoup de gravité et de cérémonie par deux des principaux officiers.

Afin d'inspirer plus de respect pour le roi, la partie de la salle où il était assis demeurait en quelque sorte dans l'obscurité, quoique le reste fût éclairé d'une manière fort brillante. Ce prince qui paraissait être un jeune homme, avait la peau fort noire et peu de barbe. Une longue robe de très-belle mousseline brodée en or, faisait plusieurs plis autour de son corps. Il avait les bras nus du coude au poignet, et les doigts garnis de très-grosses bagues en pierres précieuses. Plusieurs chaînes d'or qu'il portait au cou retombaient sur

une espèce de collerette fort empesée. Il était coiffé d'un turban de mousseline parsemé de lames d'or que surmontait une couronne d'or, sorte d'ornement qui distinguait le roi de Candy de tous les autres monarques de l'Asie, à qui leur religion interdit ce signe de la royauté, ou qui se contentent d'une simple aigrette en pierres précieuses. Un magnifique tissu, qui formait sa ceinture, soutenait un sabre recourbé dont la poignée était enrichie de pierreries, et le fourreau revêtu de filigrane.

La gravité et la réserve présidèrent d'une manière remarquable à toute cette audience. Les choses les plus indifférentes furent dites à l'oreille; il ne fut pas question de choses sérieuses, tout se passa en complimens. On faisait fréquemment des aspersions d'eau de rose avec des vases d'or d'un travail curieux; l'on se passa de main en main de petits plateaux ornés de filigranes d'or et d'argent qui contenaient des parfums. La chaleur excessive qui se faisait sentir dans la salle, jointe aux exhalaisons de l'huile parfumée qui brûlait dans les lampes, et à l'odeur de l'huile de coco que tous les Candiens avaient répandue à grands flots sur leurs cheveux et sur toutes les parties de leur corps, faillit suffoquer les Anglais, auxquels il fut permis de se tenir à l'une des extrémités de la salle, où la suite de l'ambassadeur était placée.

Des torrens de pluie tombèrent tout le temps que dura l'audience. Le général, épuisé de fatigue, ne fut de retour à son camp qu'à cinq heures du matin.

D'autres audiences suivirent celle-là; il y fut question d'affaires. Entre autres choses, l'ambassadeur demanda au roi la permission de percer un peu au nord de Candy une route pour aller de Colombo à Jafnapatnam. Le roi refusa nettement de consentir à cette proposition; il montra une aversion décidée pour le rétablissement des relations quelconques entre ses sujets et les Européens. Il dit pourtant qu'il désirait de vivre en bonne intelligence avec les Anglais, nation dont il savait que la puissance était bien supérieure à celle des Hollandais.

Lorsque le général reçut son audience de congé, le roi lui passa une chaîne d'or au cou, et lui présenta une épée avec un fourreau et un ceinturon brodés, ainsi qu'un anneau enrichi de pierres précieuses; enfin il lui fit don d'un éléphant. Les officiers eurent aussi part aux largesses du monarque candien, les soldats furent gratifiés d'une pièce de toile de coton commune. M. Percival observe que les Candiens ne fournirent qu'une petite quantité de vivres à l'ambassade durant son séjour dans leur ville. Ceux-ci s'apercevaient sans doute que leurs hôtes deviendraient leurs maîtres, et peut-

être l'idée de ce changement ne les flattait point.

Autrefois, dit M. Davy, la réception des ambassadeurs montrait avec quel soin on entretenait le prestige de la grandeur du monarque. Sept rideaux placés les uns devant les autres cachaient le roi assis sur son trône, et tout éclatant d'or et de diamans. Dans les occasions ordinaires, les sept rideaux étaient relevés à la fois, et tous les courtisans, prosternés la face contre terre, attendaient le moment où on leur permettait de rester à genoux. A la présentation d'un ambassadeur, les choses se passaient autrement, on assemblait un grand nombre de spectateurs : on faisait ranger en bataille la garde royale et les éléphants ; les avenues du palais étaient illuminées. L'ambassadeur se prosternait devant les rideaux ; on les élevait tous à la fois, puis on les laissait retomber à l'instant, afin que la curiosité fût plus vivement excitée. On les tirait ensuite un à un, en exigeant des prosternations nouvelles à chaque fois, jusqu'à ce que le monarque fût complètement en vue. Ensuite l'ambassadeur s'avancait en rampant, conduit par les ministres jusqu'au pied du trône. Quand il avait remis ses lettres, il reculait en rampant, et toujours faisant face au roi, cérémonie très-fatigante et très-difficile qui exigeait une répétition préliminaire.

Le roi était regardé comme propriétaire du sol

de l'île entière. Son pouvoir était absolu. Il est vrai qu'à son avènement au trône, il promettait de gouverner selon certaines règles consacrées par la tradition, et qui toutes étaient fort sages ; mais ces engagements sont du nombre de ceux que l'on oublie le plus facilement, et auxquels on manque sans scrupule. Quand l'abus de l'arbitraire était porté à l'excès, la punition arrivait : le peuple se soulevait en masse, et détrônait le mauvais roi ; des exemples d'une révolution semblable ne sont pas rares dans l'histoire de Ceylan. C'était un remède violent qu'il aurait été sage d'éviter, et qui ne détruisait le mal que momentanément. L'insurrection du peuple et le choix d'un nouveau roi ne pouvaient être regardés que comme le triomphe de la faction dominante.

A l'époque du voyage de M. Percival, le roi avait dû son élection au crédit du principal ministre ; il était natif de Ramisseram, petite île sur la côte de Malabar, vis-à-vis de Ceylan. Son seul droit, indépendamment de la recommandation du ministre, était de descendre de la famille royale par les femmes. La branche masculine était éteinte. Sous le règne du dernier roi, le premier ministre s'était fait un parti nombreux ; jugeant qu'il gouvernerait plus à son gré sous un prince qui lui aurait obligation du trône, que sous le monarque auquel il devait sa fortune et

son élévation, il déposa et mit à mort celui-ci, et fit nommer un étranger à sa place.

Aucun monarque de l'Orient, et c'est beaucoup dire, ne portait des titres plus nombreux et plus extravagans que ceux du roi de Ceylan. Ce monarque en devait une partie aux Portugais et aux Hollandais qui lui payaient généreusement avec cette monnaie toute partie de son territoire qu'ils s'appropriaient.

Les premiers officiers de l'état étaient les adigars ou premiers ministres, au nombre de deux; indépendamment des attributions de ministres d'état, ils étaient aussi chargés de l'administration de la justice. Leur sentence était définitive; on pouvait en appeler au prince; mais, comme ils approchaient seuls de sa personne, on conçoit qu'il était aussi dangereux que difficile d'user de ce privilège. La pompe des adigars égalait celle du roi. Un certain nombre d'officiers de leur maison marchait devant eux, portant la bague d'argent, symbole du pouvoir; d'autres, armés de fouets, écartaient la foule.

Les dissauvas, ou chefs des corlas ou provinces, remplissaient sous les adigars les mêmes fonctions que ceux-ci. Les places s'achetaient, et ceux qui les remplissaient se rembouraient en opprimant le peuple.

Le pouvoir du dissauva boudha, ou chef des

troupes, était très-grand; souvent il donnait de la jalousie au monarque.

Les classes inférieures du peuple n'étaient pas les seules foulées pour remplir le trésor du roi. A certaines solennités, les mahondreous, ou les grands, ne paraissaient devant lui que les mains pleines; l'accueil que chacun recevait était réglé sur la valeur de ce qu'il avait donné.

Tous les Candiens étaient obligés de prendre les armes lorsque le roi le leur commandait. Les troupes régulières se montaient à près de 20,000 hommes. Selon la coutume de tous les despotes qui n'osent confier à leurs sujets la défense de leur personne, le roi de Candy avait toujours près de lui un corps de Malabars, de Malais et d'autres étrangers, dont un grand nombre avaient déserté le service hollandais, et en éprouvaient bien des regrets.

Le royaume de Candy existait depuis plus de mille ans; depuis le milieu du seizième siècle, il avait éprouvé diverses diminutions; enfin son heure fatale sonna. On a vu que, dès le principe, la cour de Candy avait manifesté les intentions les plus hostiles contre les Anglais; les troupes candiennes commirent fréquemment des déprédations sur le territoire britannique. Une nouvelle ambassade fut envoyée à Candy, et fit des représentations sur cette conduite hostile. Les

négociations, traversées par les intrigues du principal adigar, furent rompues; on en vint à une guerre ouverte. Les Anglais épousèrent la cause d'un jeune prince qui avait des droits plus réels au trône que le roi qui l'occupait. Les hostilités commencèrent en 1803; le succès des armes fut sujet à beaucoup de vicissitudes; le climat et la nature du pays firent éprouver des pertes considérables aux Anglais. En 1805, une suspension d'hostilités eut lieu sans traité de paix. On jugea avec raison que cette formalité ne serait qu'un gage illusoire de la durée de la tranquillité.

Sans cesse assailli par ses inquiétudes et ses alarmes, le roi de Candy, craignant d'être trahi, ne voyait dans la plupart des grands de ses états que des hommes qui conspiraient contre lui. Le soupçon devenait l'arrêt de mort du malheureux sur lequel il tombait; il était, ainsi que sa famille, livré aux plus affreux supplices. Ces exécutions se multiplièrent tellement, elles furent accompagnées d'actes de cruauté si révoltans, que l'indignation publique éclata. Les Candiens opprimés, vexés, tourmentés de toutes les manières, implorèrent l'assistance des Anglais, pour chasser du trône un monstre devenu l'objet de la haine générale. En conséquence de leurs supplications réitérées, une armée anglaise entra sur le territoire de Ceylan au mois de février 1815;

cette fois elle n'eut à combattre que les difficultés du terrain. Le roi s'enfuit de sa capitale, poursuivi par ses troupes et par ses sujets. Après s'être caché en plusieurs endroits, il fut découvert le 28 février par des paysans armés. Le petit nombre de soldats malabars restés avec lui firent résistance, et blessèrent un des assaillans; ceux-ci se retirèrent à quelques pas, et firent feu sur la maison. Alors le roi en sortit, et se livra entre les mains de ceux qui le cherchaient. Ils le garotèrent, l'accablèrent d'outrages et le dépouillèrent. Bientôt les Anglais arrivèrent, firent cesser ces indignités, et l'envoyèrent à Colombo, d'où il fut transporté dans l'Hindoustan. Les Anglais conviennent que cette expédition qui se termina si heureusement n'aurait pu être entreprise sans le concours des chefs et du peuple candien.

Une proclamation du gouverneur anglais annonça que le roi s'étant par sa mauvaise conduite rendu indigne du trône, en était déclaré déchu; toute l'île devait à l'avenir être régie d'après ses lois, sous l'autorité du roi de la Grande-Bretagne.

La paix de Ceylan paraissait imperturbable, et par une coïncidence singulière le climat semblait être devenu moins funeste aux Européens, la mortalité diminuait parmi eux d'une manière remarquable. Malheureusement ce calme fut de courte durée. Au bout de deux ans l'ambition turbulente

de quelques chefs mécontents, entretenue par leur influence pernicieuse sur un peuple habitué à l'obéissance la plus implicite, fomenta une insurrection. Elle éclata le 10 septembre 1817; les mesures conciliantes qu'on employa d'abord ayant été sans effet, on eut recours aux actes de vigueur. Dans cette campagne les Anglais eurent, comme autrefois, beaucoup à souffrir des maladies et du climat. En effet les provinces les plus agitées par la révolte étaient celles qui n'avaient jamais été accoutumées à l'autorité d'un gouvernement tranquille et régulier; plusieurs de leurs habitans, parmi lesquels se trouvaient des Bedahs, n'avaient été soumis que de nom au roi de Candy. Les cantons de l'intérieur, accoutumés à l'action d'une autorité permanente, demeurèrent fidèles à leurs engagemens; les territoires maritimes ne furent nullement troublés. Protégés par leurs forêts et leurs rochers, les rebelles se défendirent jusqu'au 22 novembre 1819. A cette époque les hostilités cessèrent entièrement. Afin de prévenir le retour de calamités semblables, on prit des arrangemens tendant à établir une surveillance plus active dans l'intérieur.

Candy, ancienne capitale des états du roi détrôné, est à vingt-cinq lieues au nord-ouest de Colombo et à trente-deux au sud-ouest de Trinquemale, dans une situation pittoresque au milieu

de collines escarpées et de hautes montagnes couvertes d'une verdure perpétuelle de forêts, et de broussailles. Le Mahavalli Ganga entoure presque entièrement le rocher sur lequel la ville est bâtie; ce fleuve est large, rocailleux et rapide. Quand les Anglais en prirent possession, ils reconnurent que ce n'était qu'une chétive bourgade entourée d'un mur en terre; elle ne consistait qu'en une rue terminée par le palais qui n'avait rien de remarquable. Le climat y est frais; la hauteur moyenne du thermomètre est de 18 degrés.

Les Européens s'en étaient emparés plusieurs fois; alors le roi se retirait dans les parties les plus inaccessibles de ses états. De fortes haies d'arbres épineux entrelacés, qui entrecoupaient les défilés par lesquels on pouvait arriver, formaient les principales fortifications de cette ville.

On voyait beaucoup de villes ruinées dans le royaume de Candy. Sur la route de Candy à Trinquemale on rencontrait Aletty Neour, où le roi avait autrefois des magasins de grains et d'autres provisions. Les Portugais l'avaient réduite en cendres. Des restes de pagodes et d'autres temples attestaient son existence passée et celle de plusieurs autres villes, et montraient en même temps que les Chingulais tendaient à se policer et à s'enrichir, lorsque l'invasion des Européens priva ces insulaires de tout moyen de communication

avec les nations étrangères et les empêcha d'en adopter les arts et les coutumes.

Les ruines d'Anourodg borro, jadis résidence des rois de Ceylan, qui même y avaient leur sépulture, sont situées sur les confins du territoire de Jafnapatnam dans le nord de l'île; elles annoncent que cette ville était grande et magnifique. La distance de Candy et les terreurs de la cour étaient cause que des prêtres et quelques Chingulais fréquentaient seuls ce lieu pour prier sur le tombeau de leurs saints. Les Portugais s'étant emparés de cette cité, y commirent de plus grands ravages que dans les autres parties de l'île; ils renversèrent impitoyablement les édifices religieux, et enlevèrent les meilleurs matériaux pour fortifier Colombo et les autres places qu'ils avaient construites sur le bord de la mer. Ce sacrilège fut ce qui leur aliéna le plus les esprits, aujourd'hui encore les Chingulais n'en parlent qu'avec horreur.

Trinquemale, si renommée par son port, est environnée d'un pays montagneux et boisé. La nature et les travaux de l'art en ont fait une place très-forte. On y a établi une colonie de Chinois pour la culture des jardins. La ville est peu importante; les environs sont d'une stérilité extrême, les rivages de la baie sont tellement à pic et l'eau qui les baigne est si profonde, que l'on peut passer des rochers sur les navires mouillés le long de

leurs flancs. Des marais et des broussailles qui s'étendaient jusqu'à peu de distance des forts rendaient l'air très-insalubre; les Anglais ont abattu les bois et ouvert des écoulemens aux eaux stagnantes, et la chaleur du climat a produit des effets moins désastreux qu'auparavant.

A mesure que l'on prolonge la côte située au nord-ouest de Trinquemale, l'œil ne découvre qu'un rivage escarpé et des forêts immenses qui s'avancent dans l'intérieur du pays. Au premier aspect on le croirait, de même que les autres parties de l'île, absolument dépourvu d'habitans. Cependant il est très-peuplé, les insulaires construisent leurs cabanes dans les bois; comme ils fuient à l'approche des étrangers, on ne peut les voir qu'en pénétrant dans leurs retraites.

Maletivou, située à mi-chemin entre Trinquemale et Jafnapatnam, est dans une position délicieuse et très-pittoresque; un petit fleuve qui se jette dans la mer forme un port suffisant pour de grands bateaux. Ce lieu fournit Trinquemale de provisions de bouche; les environs abondent en gibier.

En avançant au nord, on trouve l'extrémité septentrionale de Ceylan qui forme une longue péninsule, presque séparée du reste de l'île par un bras de mer très-profond. Elle comprend le territoire de Jafnapatnam, situé directement à

l'opposite de Negapatnam, ville de la côte de Coromandel; c'est la partie la moins malsaine de l'île; elle doit cet avantage à la mer qui l'environne, pour ainsi dire, de toutes parts, et rafraîchit à leur passage les vents chauds qui viennent du continent. Les prairies verdoyantes de ce canton annoncent sa douce température; on peut y élever des moutons; l'agriculture y est florissante, le tabac d'une qualité excellente.

Jafnapatnam communique avec la mer par une petite rivière. On y a établi des manufactures de grosses toiles, de mouchoirs, de châles, de bas de coton. Les joailliers, les orfèvres, les menuisiers, les ébénistes, sont les plus habiles de l'île.

A peu de distance, à l'ouest, gisent plusieurs petites îles auxquelles les Hollandais ont donné les noms de Delft, Harlem, Middelbourg, Leyde et Amsterdam; les paturages y sont excellents, on y élève des bœufs et des chevaux.

C'est dans les forêts qui séparent au sud, les territoires que l'on vient de décrire, des anciens états du roi de Candy, qu'habitent principalement les Bedahs: ces forêts couvrent une étendue de plus de vingt-cinq lieues du nord au sud, et s'approchent des côtes de l'île à l'est et à l'ouest.

Au sud de Jafnapatnam, la route est extrêmement désagréable et fatigante; elle pénètre à travers les forêts, et passe sur des sables profonds;

souvent elle est infestée de sangliers, d'éléphants et de buffles. Entre cette partie de l'île et le continent se trouve le golfe de Manaar, ainsi nommé d'une petite île, située à 20 lieues au sud-ouest de Jafnapatnam.

La traversée de l'île de Manaar à Ramisseram, sur la côte de Coromandel, n'est que de quatorze lieues. Quelques-uns des nombreux bancs de sable qui remplissent le détroit de Manaar sont entièrement à sec pendant les moussons; il s'en trouve particulièrement une file qui s'étend presque en ligne directe de Manaar à Ramisseram; on l'appelle le pont d'Adam. Le nom et la position de ces bancs se rattachent à une foule de traditions singulières des Chingulais qui l'appellent pont de Bouddha: pour les Hindous, c'est le pont de Rama. C'est parmi ces peuples une opinion généralement adoptée qu'à une époque très-reculée, Ceylan faisait partie de la presqu'île de l'Inde, dont elle fut séparée par une grande convulsion de la nature.

Quoique ce détroit ait trop peu de profondeur pour recevoir des navires d'un port considérable, les petits bâtimens le traversent pour porter directement d'une de ses rives à l'autre des marchandises et des dépêches, ce qui dispense du long circuit qu'il faut faire pour doubler la partie méridionale de l'île.

Les Hollandais avaient construit un fort sur